

Colette ou l'Echappée belle

« Cassantes, tenaces, les vrilles d'une vigne amère m'avaient liée, tandis que dans mon printemps je dormais d'un somme heureux et sans défiance. Mais j'ai rompu, d'un sursaut effrayé, tous ces fils tors qui déjà tenaient à ma chair, et j'ai fui... »

Les Vrilles de la vigne

Dans une modernité qui ne cesse d'aliéner le vivant et d'abolir la beauté (nous sommes hantés de la passion de détruire, rage perverse et frénétique qui s'attache à anéantir ce dont nous sommes issus, ce qui nous façonne et ceux qui nous ressemblent sans que nous ayons jamais daigné consentir, du haut de notre impossible et terrible orgueil, à cette gémellité), Colette et son amour souverain du monde, sa force et sa fraîcheur, son ancrage terrestre et sa célébration passionnée de la vie, est plus que jamais d'actualité.

Mais lit-on encore Colette, et surtout, la lit-on bien ?

La célébrité nuit autant qu'elle profite à l'artiste. Il existe une « légende Colette », et même une légende contemporaine à Colette, enclose en six romans bâtards et que d'aucuns (Francis Jammes en tête¹) se sont efforcés de combattre, tant elle était, par nature et par définition, fautive. On ne comprend bien que dans l'affinité, et qui n'a connu sur ses lèvres la pureté violette de l'aube², qui ne s'est enivré de ce bleu solitaire qui ne consent à l'homme que s'il partage avec la bête la grâce et la magique indépendance, la noblesse farouche et la décence, et, par-dessus tout, l'identité, n'aura de l'auteur de *Sido* qu'une image tronquée, fautive et étrécie, propre aux miroirs de foire. Celui-là ne connaîtra de Colette, précisément, que sa légende, dont l'écrivaine s'est drapée parfois ainsi que d'un camouflage, comme la pieuvre qui, pour mieux perdre ses assaillants, s'évanouit derrière l'orbe opaque qu'elle secrète à dessein, afin de tracer, loin des regards, sa propre route secrète, son chemin de gloire et de félicité, son *échappée belle* enfin, l'exorcisme et le contrepoison que représente la nature, contre toutes les laideurs humaines.

Celle qui partagea avec ses héroïnes moins peut-être le don de vivre que le *dur don de durer*, recluse en ses sanctuaires pour mieux échapper à l'homme, aux hommes et à leurs œuvres, telle la blonde Julie de Carneilhan trouvant le salut dans le retour, repentant, à la province natale, ou la Claudine apaisée, désaliénée, de *La Retraite sentimentale*, dont la philosophie tient en trois impératifs conjuratoires³ et qui se retranche derrière « le cercle [des] bêtes amies⁴ » où trouve à se greffer, minérale, l'image, enfin bénigne, enfin apprivoisée, de

1 « Car vous êtes un vrai poète, et je veux affirmer cela volontiers sans m'inquiéter davantage de la légende dont les Parisiens ont coutume d'entourer chaque célébrité. » F. Jammes, préface aux *Dialogues de bêtes* (1904), Paris, Gallimard, coll. Folio, 1975, p. 10.

2 « [...] l'aube a toujours été pour moi le moment choisi de ce que vous appelleriez la poésie. [...] C'est l'heure pure à côté des autres heures, usées et frottées par des milliers d'humains. » *Mes vérités, entretiens avec André Parinaud*, Paris, Editions Écriture, 1996, p. 194.

3 « Ne grandis pas, ne pense pas, ne souffre pas ! » *La Retraite sentimentale* (1907), Paris, Gallimard, coll. Folio, 1972, p. 117.

4 *Ibid.*, p. 238. Cercle conjuratoire qui fut aussi celui de la scène : « Et cette bizarrerie encore, qui me vint très vite, de ne me sentir isolée, défendue de mes semblables, que sur la scène, - la barrière de feu me gardant contre tous ». *La Vagabonde*

l'amour *défunt*, n'aura de cesse de remonter, en elle-même, à la source, puisque ses jardins secrets ne furent autres que ses paysages d'enfance, inlassablement chantés, indéfiniment remémorés – l'image même de la poésie en somme, qui n'est que la tentative de rendre la beauté du monde en un épanchement de ce que Gary Snyder appelle les « étendues sauvages de l'esprit », l'exact reflet intérieur du monde naturel, auroral, intouché – ce monde qui fut aussi, pour Colette, celui de l'enfance édénique et solaire, inviolée, dédaigneuse de tout sauf d'elle-même, et pour qui l'éternité n'est point chimère, mais foi inlassablement vécue...

A quoi reconnaît-on le poète ? Par la jonction qu'il opère entre le visible et l'invisible, le cœur et la nature, le sensible et l'immatériel, le présent et l'éternité. Le poète, c'est l'errant irréductible, le solitaire, l'être à *l'unisson* et libre infiniment, sans nom, ou paré de tous les noms, qui débusque, derrière l'apparence éphémère des choses, la lente musique des sphères, qui fait un avec l'autre, qui rejette – suprême révolte ! suprême scandale ! – la divine religion de l'homme, qu'elle soit celle des croyants ou des athées jamais point entièrement dépris, quoiqu'ils en aient, des dogmes essentiels, pour embrasser la totalité des créatures, trouver, en soi et hors de soi, le monde entier qu'il chante, et qui trouve son langage à déchiffrer, mû par cette intime compréhension des choses qui le distingue, dans les yeux des bêtes, l'avertissement du ciel et les arabesques nervurées des feuillages. Le poète, c'est cet être fragile enfin, miraculeux entre tous, pénétré d'une nostalgie ancienne, obscure et secrète, voué à la disparition aussi sûrement que l'éléphant de Romain Gary, créature improbable et quasi magique, dont tout le chant épanché se nourrissait d'une nature désormais anéantie⁵.

Colette éprise de vérité est partie à l'aube de la société de consommation. Celle qui traquait le mensonge jusque dans ses pareilles, méprisant ce qu'il y a de féminin (c'est-à-dire de culturel, mais l'a-t-elle jamais voulu savoir, elle, l'Essentialiste ?) dans la femme, préférant aux femmes donc féminines les maîtresses-femmes point entièrement dépossédées de leur orgueil - d'aucuns diraient gravement, en se trompant encore : virilité -, impartit soit par l'âge, soit par un caractère souverain que l'âge bien souvent confère en même temps qu'il rend à l'invincible neutralité de l'enfance, n'eût pu exister en tant qu'elle-même et poète dans une époque, maudite, qui chaque jour désapprend la beauté à mesure qu'elle se rapproche du néant.

L'impérissable auteure de *La Naissance du jour* fut poétesse plus que romancière, sorcière plus qu'artiste, animale plus qu'humaine. Sa prose n'est point tissée de mots, mais de chair ailée, griffue, rétive, mais de fulgurances et d'éclats, de magie impondérable, d'éternité arrachée à l'instant fugitif, et nous revient liée comme un sortilège, en un bouquet frémissant de fleurs, de cheveux d'enfant, d'herbe et de fils de la vierge. Une incoercible sauvagerie la caractérise, et sa plume n'a jamais trempé, fût-ce au plus fort de ses récits ou attachements mondains (à Saint-Tropez, alors déjà à la mode, Colette, trente ans avant Bardot⁶, était la *vérité nue*, contre tous les mensonges, les équivoques et les contrefaçons), dans les eaux mortes d'un « capitalisme », d'un parisianisme par essence stériles, mais aux sources vives de la terre, retranscrivant sur le papier un savoir immémorial et instinctif, une joie animale qui s'émerveille d'être là et dont l'œuvre – n'est-ce pas, après tout, la vocation de l'art, et la

(1911), Paris, LGF, coll. Le Livre de Poche, 1963, p. 36.

⁵ « C'est ainsi, monsieur et cher éléphant, que nous nous trouvons, vous et moi, sur le même bateau, poussé vers l'oubli par le même vent puissant du rationalisme absolu. Dans une société vraiment matérialiste et réaliste, poètes, écrivains, artistes, rêveurs et éléphants ne sont plus que des gêneurs. » R. Gary, « Lettre à l'éléphant », *Le Figaro Littéraire*, mars 1968.

⁶ Comment ne pas esquisser une filiation entre deux femmes que presque tout rapproche ? Ces lignes de Jammes pourraient s'appliquer, n'était le mot de « littéraire », à l'héroïne du *Mépris* : « Mme Colette Willy est une femme vivante, une femme pour tout de bon, qui a osé être naturelle et qui ressemble beaucoup plus à une petite mariée villageoise qu'à une littéraire perverse. » Jammes, *op. cit.*, p. 13.

moindre des choses ? – consiste modestement, superbement, à raconter le monde, à appeler chaque plante, chaque créature, par son nom, parce que c'est ainsi qu'on connaît, parce que c'est ainsi qu'on honore.

Colette, c'est à jamais l'enfant sauvage, rebelle, indomptée, préservée dans un éden intouchable que seuls l'adolescence, et l'amour, violèrent. Colette déchue, Colette exilée, Colette humiliée, renaîtra grâce à la recreation, par elle-même, de ses propres enchantements, égrenés sur de vieux chemins perdus retracés à hauteur d'idéal, noués comme un songe, comme un sort, contre l'âge adulte, ses amertumes, ses hideurs et ses désillusions. L'écriture, alors, devient médiation, clé du souvenir, moyen de rappeler le passé à soi-même, d'occire le temps et la douleur, et, en se souvenant, de survivre, de s'affranchir, d'échapper et de rester inchangée – bref, de se retrouver et de s'affirmer telle qu'elle fut : Minet-Chéri, la « *reine de la terre*⁷ », l'enfant miraculeuse de la nature, de l'amour et du foisonnant silence. Colette ou l'art de l'enfance, poussé chez son frère Léo, le « *sylphe [...] long-chevelu* »⁸, en un paroxysme farouche qui fit de lui plus qu'un poète : un vivant poème, fils d'Huckleberry Finn, et père de Laurence Darell⁹.

Peut-être reprochera-t-on à l'auteure de cette étude, particulièrement en un pays qui fit du cynisme une authentique et durable profession de foi, de méconnaître à son tour le côté terrestre, ouvertement sensuel, de Colette (épithètes prises ici en leur sens le plus arasant, sinon le plus humain, et non en celui, essentiellement pur, auquel nous les devons d'emblée rattacher) au profit d'une image par trop éthérée, par trop éperdue. Mais outre que la grâce nimbe l'œuvre entière et la fait positivement advenir au rang de chef-d'œuvre sans pareil, l'écrivaine elle-même jamais ne s'en départit. Celle qui « *os[a] être naturelle*¹⁰ » (c'est d'ailleurs là ce que le vice ne pénètre point et dévergonde à plaisir), altérée par l'ombre tenace d'une enfant malencontreuse¹¹, pâtit longtemps d'une légende qu'elle n'exsuda pas. C'est à l'intrinsèque poésie, de l'écriture et de l'âme, qu'il faut rendre justice, cette poésie qui fut outrageusement ignorée au profit d'une vision de l'artiste modelée jadis à grands coups de renommée, de scandale et de publicité, puis, plus tard, d'une fable beaucoup moins tapageuse, mais tout aussi énervante et réductrice, celle, bien *féminine*, bien caricaturale, d'une aimable dame aux chats, noircissant en ses jardins potagers des pages d'une prose tout aussi aimable et sans mystère – nous allions dire sans grandeur – cependant que mijote, non loin de l'écritoire et de l'insigne papier bleu, quelque succulence aillée patiemment apprêtée, relevée d'un corton délectable. La faute à la misogynie endémique d'une nation qui non seulement méconnaît le génie lorsqu'il provient d'une femme, ignorant, amoindrissant ou travestissant ses plus nobles et singulières qualités (ainsi Colette, dans la mémoire collective, est-elle demeurée davantage cordon-bleu que poète, « mère aux chats » que révolutionnaire dans son rapport à la *personne* animale), mais aime encore à cantonner ses écrivaines, les plus piétres d'entre elles s'y enferrant sans retour, dans les arrière-cours de la chair, de l'anecdote et du

7 « Le miroir », *Les Vrilles de la vigne* (1908), Paris, Editions g. p., coll. Super, 1973, p. 215.

8 « *On sait que les sylphes vivent de peu, et méprisent les grossiers vêtements des hommes : le mien erre parfois sans cravate, et long-chevelu. De dos, il figure assez bien un pardessus vide, ensorcelé et vagabond.* » *Sido* (1929), Paris, Editions g.p., coll. Super, 1973, p. 80-81.

9 Héros du *Fil du rasoir* (*The Razor's Edge*, 1944) de Somerset Maugham, et lumineuse préfiguration du hippie américain.

10 Voir *supra*, note 6.

11 « *Je ne suis pas votre Sosie. N'avez-vous point assez de ce malentendu qui nous accole l'une à l'autre, qui nous reflète l'une dans l'autre, qui nous masque l'une par l'autre ? Vous êtes Claudine, et je suis Colette.* » « Le miroir », *op. cit.*, p. 211.

sentiment, alors que la portée de l'œuvre colettienne dépasse largement de telles bornes quand même elle en discourt volontiers, mais pour mieux, précisément, y échapper¹².

Colette, à l'instar de ses livres, résiste à l'enfermement, à la domestication, et même, de la part d'un public désenchanté trop épris de tumulte pour ne point trahir la vérité silencieuse, à la compréhension. Enfant née libre et sauvage, assujettie par le mariage, la ville et l'amour, elle s'échappe par la nature, retrouvée dans, et recrée par, l'écriture. Peu importe que cette nature soit, géographiquement, délimitée (l'Yonne, la Bretagne, le Midi), puisqu'on la retrouve *partout*. La nature, pour Colette, c'est la mémoire, dispensatrice d'éternité ; c'est, ô combien, la figure tutélaire et souveraine, pleine d'une force inexhaustible, de Sido, qui lui fit, magnifiquement, le don du monde. C'est, surtout, le refuge *contre*. Colette, c'est le serpent qui refait peau neuve après avoir usé, malencontreusement, une première peau au contact du « *vieil adversaire*¹³ », de qui elle attendit, désespérément, des mots résipiscents, fraternels¹⁴, qui ne vinrent pas. C'est le *je* qui peu à peu émerge de la femme asservie, c'est le poète qui lentement échappe au temps et à l'humaine médiocrité, qui s'affranchit de toutes les entraves pour tracer enfin sa route solitaire, libre et magnifique, sur laquelle ne cessent de pleuvoir, dès les heures les plus sombres, les signes coruscants jetés par un hasard prodigue auquel Colette ne cessa de croire, comme les cailloux sur le chemin du Petit Poucet, afin qu'elle ne se perdît point et revînt à elle-même, désaliénée. C'est la femme qui parvient à reconquérir, au prix d'une lutte souveraine, « l'enfant du lieu », nimbée, neuve, immémoriale – cette enfant neutre secrétée par la forêt, fière et muette apparition qu'elle aperçut « *un jour [...], par un matin de mai*¹⁵ », magiquement, spectralement, comme un appel, un rappel, une assignation :

Debout, au bord du bois, une enfant nous regardait passer, une fillette de douze ans, dont la ressemblance avec moi me saisit. Sérieuse, les sourcils froncés, de rondes joues brunies, – comme furent les miennes, – des cheveux un peu blanchis de soleil, elle tenait un surgeon feuillu dans ses mains hâlées et griffées, – comme furent les miennes. Et cet air insociable, ces yeux sans âge, presque sans sexe, qui paraissaient prendre tout au sérieux, – les miens, réellement les miens !... Oui, debout au bord du hallier, mon enfance farouche me regardait passer, éblouie par le soleil levant¹⁶...

L'on n'est point surpris, alors, de l'omniprésence du thème de l'enfance, ancrage, sève, citadelle et paradis perdu, où Colette était riche de tout ce que, plus tard, on lui vola, et dans quoi elle puisa sans cesse, pour renaître, chaque fois, de ses cendres, abolissant ainsi le « *mauvais départ*¹⁷ ». L'enfant (à tout le moins l'enfant de la nature, transcendé et tel qu'il a, parmi d'autres prodiges, disparu d'Occident), ce sauvage, cet être miraculeux puisque n'ayant d'autre sens du monde que merveilleux, est seul apte à êtreindre la totalité du monde, et c'est ce qui fait de lui, voué qu'il est au présent perpétuel, le jumeau de l'animal et du poète.

12 « *Une des grandes banalités de l'existence, l'amour, se retire de la mienne. [...] Sortis de là, nous nous apercevons que tout le reste est gai, varié, nombreux.* » *La Naissance du jour* (1928), Paris, Editions J'ai Lu, 1969, p. 23.

13 « ... *le vieil adversaire : c'est ainsi que j'appelle, depuis toujours, l'homme destiné à me posséder.* » *La Vagabonde*, p. 206.

14 « *Non, je n'ai pas serré tes côtes flexibles entre mes genoux ; mais prends-moi à califourchon sur tes reins, et courons sur le sable...* » Phil à part lui, in *Le Blé en herbe* (1923), Paris, Flammarion, coll. GF, 1964, p. 186.

15 *La Vagabonde*, p. 102

16 *Ibid.*, p. 102-103.

17 *Mes apprentissages* (1936), Genève, Editions de Crémille, 1970, p. 64.

L'enfant-dieu, le paragon émerveillé auquel il s'agit de revenir pour ne point trahir, en ce *dessein* courbe que l'auteure affectionna entre tous¹⁸, tant il est vrai que « *tendre vers l'achevé, c'est revenir à son point de départ*¹⁹ », est un emblème de cette sauvagerie à laquelle Colette se rattache essentiellement. La volonté de désappartenir, le vœu d'inhumanité, sont, chez elle, prodigieux. Lorsqu'elle se dépeint, c'est sous forme animale et volontiers vulpine, et la jeune femme, experte en son gnôthi seauton, se voit accoucher « *d'un bébé-bête, poilu, tigré, les pattes molles et les griffes déjà dures, les oreilles bien plantées et les yeux horizontaux, comme sa mère*²⁰ » - un enfant qui, par un impénétrable hasard, finalement ne sera qu'humain. Colette ne cesse, à l'instar de l'animal son double et son modèle²¹, d'échapper, et maîtrise au plus au point l'art de l'esquive, empruntant des sentes d'elle seule connues, (dis)tançant le semblable dissemblable, rétive devant une humanité que, comme sa mère²², elle ne cessa de considérer avec une pitié un peu hautaine, un peu méprisante, parce que d'elle, un jour, la grâce, affreusement, s'est retirée, pour s'en aller rejoindre son panthéon privé, le sanctuaire où elle trône, seule, au milieu des bêtes familières. Animale pleine d'un sauvage orgueil reconquis par la foi en ses propres forces natives, subtilisées puis redécouvertes, Colette ne cessa plus, jamais, de fuir, pour toujours hors d'atteinte, et définitivement étrangère.

Nous croyons que ce qu'il appert de plus neuf, de plus visionnaire, de plus *grave* chez l'auteure du *Fanal bleu*, a été galvaudé, trahi sur l'autel de l'indifférence (nous allons voir laquelle) et d'une propension, on l'a vu, à ne conserver de la femme que la gloire, fût-elle immarcescible, au mépris de l'essence. Ainsi, puisque c'est de cela que nous parlerons désormais, de son rapport aux animaux²³. On a pu louer, aux côtés de la « mère malgré elle » des *Claudine*, l'amatrice des chats, des fleurs et des jardins. Bénigne et confortable image d'Epinal, sans heurts ni fracas, conforme à l'idée que l'on se fait d'une femme « normale », conforme enfin à la légende de la femme apprivoisée, façonnée par la culture, et dont on attend ces qualités cardinales : amour, compassion, don de soi, cependant que l'on accorde à l'homme, aussi traîtreusement, aussi haineusement, l'apanage de la violence. Or, si Colette possédait effectivement le don d'amour, de compassion (ou bien plutôt de justice, tant celle-ci réclame davantage de probité que celle-là, fût-elle active et désintéressée), elle triompha de cette passion du sacrifice dévolue à ses pareilles, et dont elle-même crut, contre sa propre évidence, qu'elle était dans leur nature. Des mérites nés seulement de l'injonction patriarcale ne sont que pauvres attributs d'artifice, sans substance ni vertu. Mais chez Colette souveraine, digne fille de Sido, de telles aptitudes morales étaient *personnelles*, enracinées, exigeantes et profondes.

Celle qui vécut et mourut émerveillée²⁴, et dont les forces pérennes ne cessèrent de puiser aux sources lustrales de la terre, revendiqua toujours sa gémellité avec l'animal. A ce

18 « *Mon instinctif penchant qui se plaît à la courbe, à la sphère et au cercle, s'en contente superstitieusement.* » *Discours de Réception à l'Académie Royale Belge* (1936), Genève, Editions de Crémille, 1970, p. 236.

19 *Ibid.*.

20 *La Retraite sentimentale*, p. 91.

21 « ... *la chatte, mon modèle, la chatte, mon amie.* » « Amours », *Les Vrilles de la vigne*, p. 142.

22 « - *Tu es si humain ! [...] disait parfois [Sido à mon père], avec un accent d'indéfinissable suspicion.* » *Sido*, p. 60.

23 Voir les deuxième et troisième parties de notre étude « Colette ou la sauvagerie », parue en 2009 dans la revue *Synergies Algérie*, vol. 7, pp. 169-190.

24 Avec l'impératif magique de Sido sur les lèvres : « *Regarde !* ».

« frère et complice²⁵ », elle accorde, magistralement, plus que la connivence : la préférence²⁶. « On n'aime pas à la fois les bêtes et les hommes²⁷ », conclut-elle sombrement, lucidement, dans *La Naissance du jour*, ce livre-somme, sobre et beau, où la philosophie de l'auteure, parvenue à son acmé, se révèle et s'épanche. Plus Colette avance en âge, plus elle va flétrissant en ses pareils ce qui les distingue essentiellement : la volonté du mal, l'appétit de destruction, l'indifférence envers tout ce qui n'est pas à leur image, et qui pourtant, comme eux, souffre, pense et veut vivre. Son œuvre est parsemée, pour qui la lit *attentivement*, d'avertissements, de sentences, d'excommunications du genre humain, qui inlassablement, méthodiquement, et parfois même avec luxure, humilie, déshonore et assassine ce frère, cet égal, dont tout le crime est de n'être point lui. « *L'ennemi originel*²⁸ », dès lors, est démasqué : il est l'autocrate sanguinaire, le criminel irrémédiable, celui qui, dépourvu de juges, ne peut être pardonné, et dont on attend, désespérément, qu'il ouvre les yeux, au monde qui l'entoure mais aussi à lui-même, et à sa conscience. Sa culpabilité majeure, son indignité fondamentale éclatent peut-être dans l'affreux paradoxe que l'écrivaine, définitivement « *méchante à l'homme* »²⁹, mit à jour : « [*En temps de guerre*], dans nos bois préservés, [*l'animal*] qu'on oublie se rassure et peut croire que la terre est revenue à l'innocence, et les bêtes goûtent enfin l'illusion de la paix³⁰. »

Le scrupule, cette « *vieille crainte de faire mal*³¹ » héritée de Sido, est l'unique vertu dont Colette jamais se prévalut³², et pour cause : n'est-elle pas, aussi bien, la *seule* vertu, celle dont, nécessairement, toutes les autres découlent ? Et la bonté, l'intelligence, la justice élémentaire, ne commandent-elles pas d'étendre le scrupule ainsi défini aux animaux ?

Le récent succès populaire, outre-Atlantique, de l'essai *Eating Animals*³³ de Jonathan Safran Foer (qui vient de paraître en France aux éditions de L'Olivier sous un étrange titre en forme de question dont on ne peut croire qu'elle soit rhétorique³⁴) témoigne de l'intérêt grandissant de la société occidentale pour les droits des nonhumains. Il faut s'en réjouir, et profiter de ce réveil (tardif) à l'éthique animale pour battre en brèche les idées reçues, découdre nombre de préjugés et faire table rase de quelque mépris fondamental relativement à cette question. Lorsque Romain Gary, dans *Les Racines du ciel*, prenait parti pour les éléphants, ce n'était pas seulement, ainsi que certains exégètes le croient encore avec toute l'arrogante ferveur de l'ignorance volontaire (laquelle dénote une tare morale dont il est grand

25 *La Naissance du jour*, p. 60.

26 « Je deviens de jour en jour suspecte à mes semblables. Mais s'ils étaient mes semblables, je ne leur serais pas suspecte... [...] Au point de vue humain, c'est à la connivence avec la bête que commence la monstruosité. [...] Encore s'il n'y avait que la connivence... Mais il y a la préférence. » *Ibid.*, p. 57-58.

27 *Ibid.*, p. 57.

28 *Sido*, p. 88.

29 « C'est en pensant à Pitiriki, à quelques autres bêtes dépaysées parmi nous, amèrement claustrées, que je me sens si souvent 'méchante à l'homme' ». « Écureuil », *Prisons et paradis* (1932), Paris, LGF, coll. Le Livre de Poche, 1973, p. 19.

30 « La Paix chez les bêtes », *La Paix chez les bêtes* (1916), Paris, Hachette, coll. Idéal-Bibliothèque, 1985, p. 151.

31 *Mes vérités*, p. 138.

32 « ... la seule vertu dont je me targue : le scrupule ». *Discours de Réception à l'Académie Royale Belge*, p. 232.

33 Paru en 2009 chez Little, Brown and Company (USA).

34 *Faut-il manger les animaux ?*, Paris, L'Olivier, 2011.

temps de s'inquiéter, et qui ne devrait point être prise à la légère), une métaphore des droits humains : c'était aussi, réellement, littéralement, au-delà même d'un engagement pour la beauté, le sauvage et l'errance, un plaidoyer pour l'éléphant, pour la personne éléphant, pour la personne animale.

C'est un fait que la question des droits des animaux, en France, reste encore l'affaire d'une minorité militante injustement dénigrée, alors qu'elle est, au sein des universités britannique et américaine notamment, de plus en plus débattue³⁵. Aussi est-ce de tout un pan de réflexion que se prive la pensée hexagonale, si l'on excepte de rares îlots frileux, souvent incohérents, égaillés sur une mer d'indifférence. Les études sur Colette (à notre connaissance du moins, qui n'est pas exhaustive) ne font point exception à la règle. Certes, les rapports privilégiés de l'auteure et des animaux sont connus, mais rarement analysés à la lumière de l'éthique. Tout au plus se contente-t-on d'y voir une marque supplémentaire d'excentricité de la part d'un être dont le naturel ne cessa d'étonner, ou d'une « faiblesse » féminine et de peu d'intérêt, quand il s'agit d'une qualité qui n'est que raisonnable. C'est enfin, dans la vision globale que l'on se forme de l'écrivaine, une question négligeable, que l'on n'a certes pas tue, mais dont on n'a pas mesuré, selon nous, la portée véritable et décisive.

Nous prenons le parti inverse, en posant que Colette ne se peut comprendre sans son rapport à l'animalité, au sauvage, au nonhumain. Cette femme apparemment expansive était tout entière dans la pudeur, le retrait, l'esquive, et sa misanthropie, loin d'être un réflexe égoïste, était généreuse et motivée. Loin de nous l'idée de faire d'elle une passionaria, quoiqu'elle en fût une à sa manière, lorsqu'elle descendait dans la rue et invectivait les charretiers tortionnaires de chevaux saignants et harassés. Son œuvre n'est pas engagée. Et pourtant, s'il fallait en extraire la morale essentielle, ou bien plutôt la sagesse et la *leçon de vie*, alors celle-ci serait, à n'en point douter, de cet ordre : il n'est que de relire *Aventures quotidiennes*, *La Paix chez les bêtes*, *Prisons et paradis*, *L'Enfant et les sortilèges* et tant d'autres pages inspirées où se donnent à voir, nettement, de très radicales convictions, pour s'en convaincre. Chasse, vivisection, dressage et emprisonnement, à des fins récréatives, d'animaux nés pour la lumière et la liberté... Ses réquisitoires contre la cruauté sont nombreux, sans appel, et témoignent d'un authentique esprit contestataire – oserons-nous dire : *militant* ?

Colette, dont l'holisme la relie à des précurseurs tels que Plutarque ou Porphyre (quelques années de plus, et elle se fût affranchie de cette sorte particulière de meurtre quotidien, innombrable et banalisé³⁶), fut la première, dans la littérature française, à rendre aux animaux leur individualité, reconnaissant par là même leur valeur inhérente, et leur intrinsèque dignité. Ils sont, dans la vie et l'œuvre, des personnages à part entière, des *personnes* autrement dit, et il n'y a guère que les *Dialogues de bêtes*, parus en 1904, que l'on puisse accuser d'artificialité. Tout le reste est à la mesure d'un respect, d'une reconnaissance, d'une fraternité, d'une *identité* qui posent les fondements de l'antispécisme et font de l'auteure une visionnaire, en un temps où nul ne songeait seulement à s'aviser que l'homme est un animal, ni à remettre en cause le libre usage que cet animal fait de tous les autres alors que sa survie n'en dépend pas. Nombre de ses héros (qui sont presque toujours elle-même) entretiennent, avec la bête, des affinités physiques et psychologiques, ou ont, pour elle, une préférence élective. Il n'est pas jusqu'à Chéri en qui l'on ne perçoive, filigranée, sa créatrice, lorsqu'il revient au monde désenchanté, arrachant tous les masques. Son malaise, enclos dans

35 Nous ne citerons, par amitié et par conviction, que le plus radical de ses penseurs : Gary Lawrence Francione, philosophe et professeur de droit né en 1954 aux Etats-Unis, père du véganisme abolitionniste.

36 « *Ce n'est pas aujourd'hui, mais c'est bientôt, je pense, que je renoncerai à la chair des bêtes...* » *La Naissance du jour*, p. 48.

l'aveu « *tout le monde est des salauds*³⁷ », dépasse l'amertume d'un jeune homme déçu pour atteindre à une métaphysique d'un pessimisme absolu qui fait de lui, définitivement, un étranger, ne trouvant d'échappatoire que dans la mort.

Alain Amparat ira, si l'on peut dire, plus haut. La subtile métamorphose, à la fin de *La Chatte*, d'Alain en Saha, de Saha en Alain³⁸, démontre leur totale perméabilité et témoigne du pacte gémellaire qui les unit au sein d'un éden reconquis à la force de l'éviction. Mais, surtout, elle parachève l'affranchissement, cette fois dans le seul domaine lyrique. Les portes se referment sur un royaume enchanté, inexpugnable, qui est aussi royaume intérieur, celui du poète souverain, adonné à ses chimères, et barricadé contre tout ce qui, dans l'humaine et décevante réalité, conduit à la dépossession de l'âme, à l'exercice du cœur.

D'où viennent, à Colette, ce vœu de fuite et de métamorphose, cette puissante vocation d'animalité, cette volonté constante, tenace, de se soustraire à son espèce, sinon du sentiment aigu d'une trahison capitale, celle d'une parole ancienne et sacrée où tout parlait le même langage ? Vers quel but tend ce désir farouche et violent d'altérité, d'apostasie de sa propre race, sinon de la tentation de l'innocence, de la reconquête d'un paradis dont seule l'enfance a gardé la souvenance ?...

Mais que l'on ne s'y trompe pas : la voix de Colette, cette voix ensorcelée, ensorcelante, ce murmure de sphinx insaisissable et beau que l'on ne pénétrera jamais qu'imparfaitement, c'est, aussi, le chant de la sorcière, de la femme dépossédée, immémoriale, qui trouve, au plus profond d'elle-même, les sources, les ressources et les sortilèges pour exister, envers et contre tout. C'est, enfin, le chant de tous les exilés, de tous les étrangers, qui, trop tendres, ou trop purs, trouvent à vivre dans l'écho intérieur d'un monde qu'ils eussent voulu pour toujours à la mesure de leurs rêves.

Méryl Pinque

37 *La Fin de Chéri* (1926), Paris, Flammarion, coll. GF, 1983, p. 77.

38 « ... si Saha, aux aguets, suivait humainement le départ de Camille, Alain à demi couché jouait, d'une paume adroite et creusée en patte, avec les premiers marrons d'août, verts et hérissés ». *La Chatte* (1933), Paris, LGF, coll. Le Livre de Poche, 1997, p. 159.